

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 7

MONTREAL, 21 JUILLET 1894

\$2.50 PAR ANNEE,
LE NUMERO 5 CTS

LES MYSTÉRIEUX DÉCRETS DE LA MARGUERITE



—Il m'aime, un peu, beaucoup, à la folie, par jalousie... point du tout!!!

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & DANSEREAU,
Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG,

MONTREAL.

MONTREAL, 21 JUILLET 1894



Un élève studieux est comme le vin de Cham-
pagne: il monte à la tête.

Une femme qui se mêle de politique nous fait
l'effet d'une poule à la nage.

Une jeune fille qui épouse un vieux million-
naire débute dans la vie par ses noces d'or.

Dérision du sort! Les endroits où il se boit le
plus de whisky s'appellent des places d'eau.

La faim est la meilleure sauc; mais cette
sauc employée seule défait promptement l'esto-
mac.

Un savant a calculé que tout l'or du monde
peut tenir dans une chambre de vingt quatre
pieds carrés. Nous sommes en état de fournir la
chambre, si quelqu'un veut bien nous indiquer
où aller prendre l'or.

CHACUN SON TOUR



Le garçon.—Avez-vous fini de vos pailles?

Le client.—Et pourquoi, s'il vous plaît?

Le garçon.—Le monsieur d'en face attend après.

Cri du cœur d'une vieille dame qui vi-
site le cimetière: "Voici mon pauvre
mari; sur l'autre lot, c'est mon regretté
voisin, monsieur Novarin et sa femme; de
fait, toute ma table de whist."

Un minot de maïs fait quatre gallons
de whiskey, qui se vendent douze dollars.
Le gouvernement perçoit \$100, le che-
min de fer \$100, le fabricant \$2.50, le
marchand \$200, le cultivateur 50 sous,
et le consommateur le delirium tremens.

Un paysan qui avait cru découvrir une
mine de charbon dans son champ a renon-
cé à l'exploiter après avoir reçu le rap-
port d'un expert de Philadelphie qui se
terminait comme suit: "Après un sérieux
examen, mon opinion est que celui qui
sera assis sur ce morceau de charbon au
jugement dernier, sera à l'abri du feu."

PIEUX SOUHAIT

Le prétendant.—Ainsi, vous me refusez
absolument la main de votre fille? Je vou-
drais que le désespoir que vous me causez
put amollir votre cœur!

Le papa.—Cher ami; j'en suis déolé;
mais dans ces choses, ce n'est pas le cœur,
mais le cerveau qui me guide.

Le prétendant.—Puis-je, dans ce cas,
avoir l'espoir de ramollir votre cerveau?

CAS DE JUMEAUX COMPLIQUÉ

Le visiteur.—Tu as un nouveau petit frère,
Tommy?

Tommy.—On ne sait pas encore. La moitié,
c'est un petit garçon; l'autre moitié c'est une
petite fille.

QUESTION DE NATIONALITÉ

Freddy, qui a fait le tour de la ferme.—Oh!
maman, j'ai vu des beaux cochons anglais!

La maman.—Comment as-tu vu qu'ils étaient
anglais?

Freddy.—Il y en a un qui m'a parlé. Il m'a
dit: Yes, yes.

PROBABLEMENT

La bonne dame.—Qu'est-ce que cette petite
fille et ce petit garçon ont à pleurer?

Le gamin.—La petite fille pleure parce que les
autres enfants ont attaché des pétards à la queue
de son chien.

La bonne dame.—Et son petit frère?

Le gamin.—Parcequ'il est arrivé trop tard
pour voir partir le chien.

LA DIFFÉRENCE

La maman.—Couche toi,
Lili, et quand tu te réveil-
leras, tâche de ne pas être
aussi maussade.

Lili.—Quand c'est moi,
tu appelles cela maussade.
Quand c'est toi, tu appelles
cela nerveuse.

QUESTION DE FORME

Bouleau.—Quelle mine!
Et la figure toute meur-
trie!

Rouleau.—Ce n'est rien;
c'est ma femme qui m'a jeté
des fleurs par la tête.

Bouleau.—Fichtre! Tu
as la peau sensible.

Rouleau.—Faut dire que
les fleurs étaient dans des
pots.

CONSOLATIONS SÉRIEUSES



La veuve.—Oui, mes amies, je le comprends, il y a des con-
solations. C'est la première nuit que je sais où il est.

UN CANADIEN ÉLU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

On en raconte une bonne à l'occasion de la
mort du Président Carnot.

La chose s'est passé à Lévis, chez un marchand
de la Côte-du-Passage, le lendemain de l'élection
de Casimir Perrier.

Un habitant de St-Isidore étant entré, dit au
marchand:

—Mais! c'est-y vrai, ça. On dit que le Prési-
dent Français a été tué par un Italien?

—Oui, monsieur, répondit l'autre. Croyez-
vous! Quel deuil pour la France!

—Il paraît qu'on a pas été lent à le remplacer.
—En effet, il y en a déjà un autre de nommé.

—Il paraît que c'est un Canayen, à ce qu'on
m'a dit, qui a été choisi: un nommé Pierre Guay
(Perrier).

—Tout de bon! dit le marchand, simulant la
surprise. Où avez-vous pris cette nouvelle?

—Dame! on m'a conté ça en descendant. Ser-
rait-ce par hasard le gros Pierre Guay qui demeu-
rait autrefois à St-Henri?

—Cela se peut. Quelle chance il aurait eu,
hein?

—En effet, conclut l'autre, je n'ai pas de
peine à le croire, car il ne demeure plus à
St-Henri depuis longtemps.

LE SEUL MOYEN DE S'EN SAUVER

Gorgente qui se fait un devoir de ne ja-
mais respecter la vérité, compte également parmi
ses autres talents de société de forts penchants
pour le whisky et le vol. L'autre jour, il a été si
bêtement pincé, que lorsqu'il a été amené devant
le magistrat, il a du, sur l'avis de son avocat
plaider: coupable.

Le juge qui s'attendait à quelque nouvelle in-
vention impossible, en eut des éblouissements.

—Ai-je bien compris? lui dit-il. Vous plaidez
coupable?

—Oui, votre honneur.

—Dans ce cas, je suis obligé de faire la cause;
il y a un grand doute en votre faveur.

DANS LE MAUVAIS MOMENT

Durant la dernière saison théâtrale, l'une des actrices, en attendant le lever du rideau, était à mettre la dernière main à sa toilette, quand le régisseur entra gravement dans sa loge avec une dépêche à la main.

—Je n'ai rien de bon à vous apprendre, ce soir, lui dit-il; il y a une mauvaise nouvelle dans ce papier.

—Mon Dieu! Qu'est ce que c'est?

—Votre mère....

—Ma mère est morte?

—Hélas! oui.

—Pourquoi êtes vous venu me l'annoncer maintenant. Vous savez bien que je ne puis pas pleurer quand je suis peinte!

sage dans sa poche. Rien de plus pressé que de courir au bureau d'expédition pour réparer sa faute et de faire tenir à son maître la dépêche suivante: "Une autre addition, un fils; votre femme très mal. Venez."

—Tonnerre de brest! s'écrie Berlingot à demi mort d'émotion. Encore un!

Et il part avec la rapidité de l'éclair pour aller prendre le premier train.

MESSAGER FIDÈLE

Un voyageur, en montant dans un wagon du Grand Tronc, à la Gare Bonaventure, songe qu'il a oublié quelque chose au Queen's Hotel en face. Il donne vingt sous à l'un des petits porteurs en lui disant:

—Est-il possible, s'écrie-t-elle, est-il possible! Oh! J'ai le cerveau en feu!

—C'est cela! reprend froidement le porteur. Le bœuf de grillé me fait-il craindre que vous n'ayez du biftek.

LEUR RENDRA LA VIE DOUTEUSE

La petite Lucie avait été se promener pour la première fois chez sa tante, où les gâteaux et les friandises n'avaient pas manqué. Mais, à son retour, elle était distraite et songeuse, au point que la maman dut la questionner.

—Es-tu malade, chère?

—Non, maman; je songe.

—A quoi donc?

—Moi, quand j'aurai des petits enfants, je leur donnerai beaucoup, beaucoup de tantes.



LES SEPT AGES DE LA VILLEGIATURE

MAUVAISE SURPRISE

Charles Berlingot, voyageur de commerce, est en tournée d'affaires, pendant qu'un événement intéressant se produit à la maison; et comme le médecin trouve la jeune mère en danger, il rédige un télégramme qui, tout en lui annonçant la naissance d'un fils, lui demande de revenir aussitôt que possible. La servante chargée de porter la dépêche au bureau du télégraphe, rencontre une de ses amies en route, se détourne de son chemin et perd complètement de vue son papier.

Dans l'intervalle, les choses s'améliorent à la maison; madame Berlingot a pris du mieux, et le mari est informé, en conséquence, que la mère et l'enfant sont bien.

Mais, trois jours après, la servante fut saisie d'un terrible remords, lorsqu'elle retrouva le mes-

—Encore trois minutes; cours vite à l'hôtel voir si j'ai laissé mon peigne et ma brosse dans la chambre 76.

Le pauvre enfant part comme une flèche et revient en moins de trois minutes, mais les mains vides.

—Eh bien? lui demande le voyageur.

—Oui, monsieur, reprend le messager, le peigne et la brosse sont là.

ODEUR ALARMANTE

Je ne sais par quel hasard, monsieur et madame Harnault s'étaient trouvés de mauvaise humeur au moment du déjeuner; et la discussion avait été plus que vive.

Naturellement, c'est madame qui se livrait plus énergiquement aux démonstrations.

UN IRLANDAIS MALADE

Les vendeurs de journaux sont bien braves, bien brants et bien maussades; mais ils ont toujours la repartie prête. Une dame passait devant un St Lawrence Hall au moment où un irlandais venait de renverser de la peinture verte sur le trottoir.

—Qu'est ce que cela, demande-t-elle, de qui elle achetait un journal?

—Ça! C'est un irlandais qui vient de faire une hémorragie.

CLARETS, CLARETS

Ne payez pas \$6.00 et \$8.00 pour une caisse de Claret quand vous pouvez avoir la même valeur pour \$3.00 et \$4.00 de la Compagnie des Vins de Bordeaux. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

LES DANGERS DE LA NAVIGATION AÉRIENNE



I

Le Montgolfier de l'avenir avait en l'idée de faire une expérience sur Carlo,



II

avec un tel succès que Lili fut pétrifiée d'extase.

PRESERVATION DES CORDES ET FICELLES

Pour recouvrir les cordes et ficelles d'un enduit protecteur inaltérable, il suffit de les laisser tremper quatre jours dans une solution de sulfate de cuivre, de les mettre à sécher et de les passer ensuite dans une solution de savon. Il se forme un savon à base de cuivre, absolument insoluble, qui empêche la pénétration de l'eau. Un autre

procédé consiste à plonger la corde dans une solution de savon, puis à l'enduire d'une couche de goudron que l'on laisse sécher à l'air.

LE NEZ EN PHOTOGRAPHIE

Un de nos plus habiles photographes indiquait récemment comment l'opérateur doit s'y prendre pour tirer le meilleur parti possible du nez beau ou laid de son modèle. Pour les nez qui se relè-

vent, montrant d'une façon désagréable les trous des narines, on les rend acceptables en plaçant le point de vue assez haut pour que l'appareil photographique, mis à peu près à la hauteur du sommet de la tête du modèle, plonge sur son visage. Avec les gens au nez aquilin ou au nez crochu, en forme de bec d'aigle, on prendra au contraire un point de vue aussi bas que possible. Pour les nez longs et gros, il faut faire la mise au point un peu en avant de la pointe du nez.



III

—Mais en lui en mettant une autre, ajouta Lili, ce que ça lui reposerait les pattes de derrière !



IV

Hélas ! La science n'avait pas prévu les conséquences de cette étonnante combinaison.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Examen d'histoire naturelle :

- Dans quelle classe mettez-vous les poules ?
 — Dans les mammifères.
 — Je ne sache pas que la poule ait des mammelles.
 — Et le lait de poules donc ?

Dans un Cercle tant soit peu mêlé.

- Quel est donc ce jeune homme qui cause près de la cheminée ?
 — C'est X... le fils du dentiste.
 — Ah !... Et que fait-il ?
 — Ma foi ! on ne sait pas ! il vit aux crochets de tout le monde.
 — Dame !... le fils d'un dentiste... ça doit savoir manger à tous les râteliers.

Une pétition !

Un vieux soldat adressa à Napoléon III, la pétition suivante, pour la croix d'honneur :

"Sire,

"J'ai contracté sous votre cher oncle des blessures mortelles qui depuis trente ans font l'ornement de ma vie ; l'une à la cuisse droite, l'autre à Wagram. Si ces deux anecdotes vous paraissent susceptibles de la croix d'honneur, j'ai bien celui de vous en remercier d'avance.

"Signé : Antoine BONNIOT.

"Caporal honoraire à l'ex jeune garde

"P. S.—Mme Bonniot sera bien sensible à votre amabilité.

"Affranchir la réponse, s'il vous plaît. Ci-joint les pièces amplicatives."

L'histoire ne dit pas si Bonniot eut sa croix.

Chez le tailleur :

- Je dois prévenir Monsieur, que nous faisons cette année les jaquettes un peu justes.
 — Bon, pourvu que votre facture suive aussi la mode.

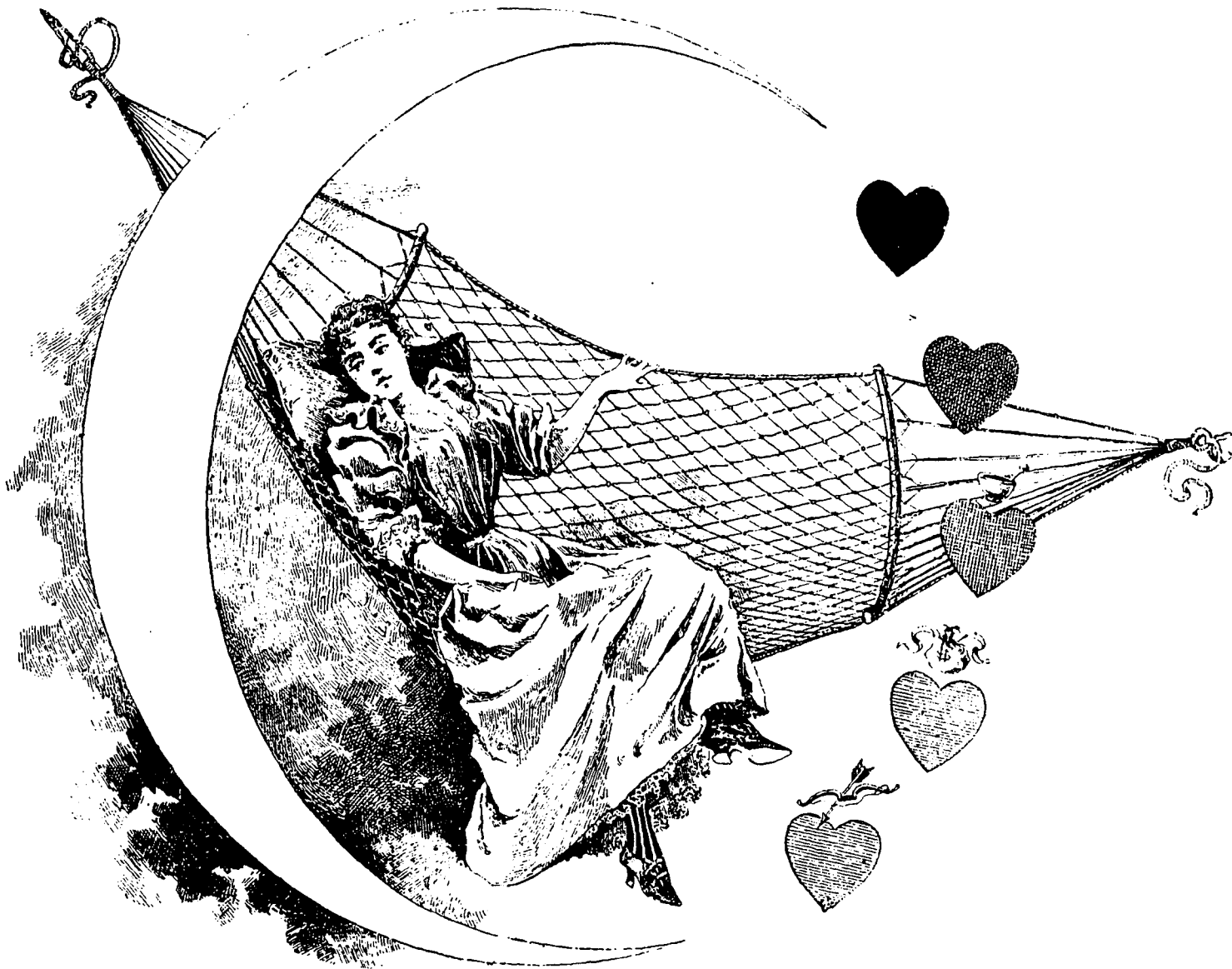
Quelques dames se promènent au jardin du Luxembourg.

- Maman, demande Toto, est-ce une toutes les feuilles des arbres, c'est des feuilles vraies ?
 — Mais oui... faut-il que tu sois bête, pour m'adresser une pareille question !
 Toto, très vexé :
 — Tu mets bien des cheveux, toi !

En police correctionnelle :

- Accusé, vous aviez pour complice un forçat en rupture de ban, le rebut de la société.
 — Dame ! mon président je n'ai pas trouvé d'honnête homme pour m'aider.

QUI CHOISIR ?



DEUX MOIS POUR RÉFLÉCHIR.

Aux assises.

- Ainsi vous avez pénétré dans un wagon de première classe, vous avez cherché à étrangler cette pauvre vieille femme et vous l'avez jetée sur les rails
 — C'est de sa faute, mon président !
 — Comment ça ?
 — Elle me demandait des renseignements...
 — Eh bien ?
 — Eh bien, j'ai cru faire mon devoir de galant homme en la mettant sur la voie.

Un enfant qui promet.

- Dis donc, maman, est-ce que mon petit frère sera toujours plus jeune que moi ?
 — Sans doute.
 — Ah ! tant mieux.
 — Pourquoi donc ?
 — Parce que je pourrai toujours le battre !

Dans une soirée, quelques jeunes gens devisent sur la beauté si bien conservée de la maîtresse de la maison.

- Quel âge a-t-elle ? demande l'un d'eux.
 — Trente-six ans.
 — Heu ! trente-six ans !...
 — Dame ! c'est ce que j'entends dire depuis plusieurs années !

Il était minuit. Ils marchaient devant moi.

- Mon cher ami, il n'y a que la brune...
 — Allons donc ! Il n'y a que la blonde !
 — La brune est plus accentuée.
 — La blonde est plus fine.
 Et le débat de s'échauffer.
 — A la bonne heure ! pensais-je, il y a encore des amoureux enthousiastes de la femme...
 Et je repréai l'oreille.
 O désillusion ! Ces messieurs parlaient de bières !

PINCÉE DE CONSEILS

ÉCLAIRAGE

Voulez-vous rendre plus brillante la lumière de votre lampe sans augmenter la consommation du combustible ? Ne vous servez que de mèches que vous aurez fait tremper dans du vinaigre jusqu'à complète saturation et sécher ensuite, jusqu'à ce qu'elles ne conservent plus trace d'humidité.

Cette observation s'applique à toutes les lampes, qu'elles soient à l'huile végétale, à l'huile minérale ou à l'esprit de vin.

Les caves de la Compagnie des Vins de Bordeaux, No. 30 rue Hôpital, sont ouvertes au public. Chaque goutte de vin est importée directe des vignobles de France, embouteillée ici et vendue à \$3.00 et \$4.00 la caisse.

LES GRANDES MARQUES DE CIGARE



LA CULTURE DU TABAC (1)

(Suite)

Quand les rangées sont faites et les plants assez grands, guettez le moment d'une pluie douce et deux ou trois jours brumeux. Si le temps est favorable ne perdez pas de temps, mais utilisez tout le personnel disponible, ne pressez pas trop mais faites tout consciencieusement, car toute faute ou négligence commise pendant la plantation du tabac sera punie par l'obligation ou vous serez de recommencer tout ou partie de la plantation, et, jusqu'à parfaite maturité il faut prendre les plus minutieuses précautions.

Mesurez bien la terre afin de ne pas abîmer le plant en l'arrachant, ni déranger le terre autour de celui qui restent.

Les plus grands seront enlevés les premiers et il ne faudra prendre que ce qui sera repiqué en une demie journée.

Les plants arrachés, attachez ensemble par paquets de cent plants, mettez dans un panier et

prenez grand soin de ne les pas repiquer plus d'un mètre qu'il n'étaient dans la couche et faites un trou fait avec le doigt ou la truelle, enfonçant la terre autour de la plante.

Le travail sera continué toute la journée si le temps est brumeux et ce jusqu'à terminaison, mais, s'il n'y a pas de temps nuageux et que le repiquage ne peut attendre il vous faudra arroser la plante en repiquant, puis couvrir immédiatement.

Ce travail réclame l'aide de trois ouvriers supplémentaires, un qui arrose, un qui met de la terre sèche autour de la plante afin qu'il ne se forme pas des mottes et le troisième qui couvre le plant. Le repiquage dans ces conditions, ne peut être fait que le matin ou le soir, le soir de préférence.

Si le temps a été pluvieux pendant le repiquage puis qu'il soit chaud le premier ou le deuxième jour après cette opération, il faudra tenir les plantes couvertes, ce qui se fait avec des feuilles sèches ou de la paille.

Après le repiquage la plus grande attention doit être apportée aux jeunes plants jusqu'à ce qu'ils aient tous pris racine; évitez qu'ils ne prennent trop d'humidité tout en veillant à ce qu'ils en aient suffisamment et au besoin en les arrosant une seconde fois.

Les plantes mortes ou trop faibles doivent être remplacées.

Les plantes doivent, jusqu'à la récolte, être travaillées ainsi que la terre qui les supporte; le travail de la terre est fait afin de la maintenir constamment ouverte à l'influence de l'atmosphère.

(1) Tous les documents qui ont servi à cette étude nous ont été communiqués par Monsieur J. M. Fortier, manufacturier du cigare "Crème de la Crème."

phère, pour détruire les mauvaises herbes et avancer la pousse de la plante.

Il est prouvé que toute terre bien meuble et soigneusement tonue exempte d'herbes est dans les meilleures conditions pour assurer le développement du plant.

Remuez la terre fréquemment, cela est nécessaire, surtout quand elle a été durcie par une forte pluie ou qu'une croûte dure se forme par toute autre influence. Ne la laissez jamais envahir par les mauvaises herbes.

Afin de rendre la terre bien meuble et cela aussitôt que le jeune plant y a pris racine, servez vous d'une herse à cheval ayant les dents courbées en avant (le "crosse-beanes" disposé de façon à pouvoir les mettre à 2' ou 3½ de distance est le meilleur instrument).

Pour les deuxième et troisième façons, le cultivateur sera d'un excellent emploi, mais si la terre durcit au dessous de la surface ou quand il y a abondance de mauvaises herbes servez vous de la charrue à maïs; il est bien entendu que tout cela est pour le travail entre les rangs, car, pour celui à effectuer dans les rangées, entre le plant, là où le travail est le plus délicat, il faut l'effectuer avec la houe à main.

La plus grande attention doit être apportée afin de ne pas froisser les racines; au deuxième et surtout au troisième binage il faut ramener la terre près de la plante partie pour la préserver de l'influence des vents, partie pour absorber l'excédant d'humidité et lui donner de la force.

La terre ne doit jamais être travaillée étant mouillée et, si vous avez un personnel suffisant, évitez l'emploi du cheval, la plante pourra alors être placée à rangs plus serrés et la production sera naturellement plus abondante, les façons moins dommageables à la plante et, enfin de compte, plus avantageuses pour le cultivateur.

Il n'est guère plus coûteux de travailler soigneusement la terre que de le faire négligemment et la différence de bénéfice est grande.

Les plants de tabac, quand ils sont jeunes, ont de nombreux ennemis au premier rang desquels il faut placer le ver coupeur qui, s'avancant souterrainement, coupe les racines de la plante.

Puis vient une chenille qui fait sa pâture des jeunes feuilles; puis le magnifique et grand "vor à tabac" qui dévore tout ce qui reste ne laissant que la membrane et la tige.

Le seul remède efficace contre ces terribles ennemis c'est la vigilance du cultivateur qui, aussitôt qu'il aperçoit un de ces parasites l'enlève de suite et cela deux ou trois fois par jour s'il est nécessaire.

Des enfants à qui l'on donne une prime pour chaque mesure de vers détruits, pourront facilement et sans de trop grands frais vous débarrasser de vos ennemis -- les primes sont toujours efficaces puisque c'est grâce à elles que ces traités

ont été publiés pour le plus grand bénéfice de nos confrères en culture --.

Un nègre de la Caroline du Sud me disait qu'une solution de vitriol bleu dans de l'eau, aspergée sur la plante, tuait radicalement les vers; je crois que ce remède peut être essayé en tenant la solution assez légère pour ne pas tuer la plante en même temps que les vers.

Enfin, une bande de dindons à laquelle vous ouvriez vos champs vous pourra être d'une grande utilité dans la destruction de ces premiers et farouches ennemis de votre récolte.

(A suivre.)

POURQUOI LORSQU'UNE FEMME PASSE DEVANT UN MIROIR SE REGARDE-T-ELLE TOUJOURS DANS LE DOS ?

Avez-vous remarqué que lorsqu'elle s'habille, qu'elle soit jeune fille ou mère de famille, que ce soit à midi, le matin ou le soir, une femme jamais, matrone ou jeune fille, ne manque à regarder son dos dans un miroir ? Des esprits prévenus ont bien à tort cru voir dans cet acte si simple une coquetterie inquiète, partout recherchant en tout temps l'assurance que l'ordre et la symétrie règnent dans tous les plis de son ajustement. Les femmes on le sait, ne sont jamais coquettes. Et nous devons flétrir ces imputations. La raison seule en tout guide leurs actions. A tous les points de vue on les trouve parfaites. Ici toute la faute appartient aux poètes. Sur la femme écoutez leur éternel refrain : "C'est un ange incompris, momentanément convive" "De la terre, où son âme est comme une captive." "Elle ne tend qu'au ciel son digne lendemain." La femme qui les croit dans sa candeur naïve, brûlant de s'envoler, regarde à tout propos s'il ne lui pousse pas des ailes dans le dos.

L. DUCHARDON.

POINTS D'ORGUEIL

Le premier gamin.—Tu diras ce que tu voudras; notre curé prêche bien mieux que le tien.

Le second gamin.—Oui; mais notre clocher a six pieds de plus haut que le vôtre.

Essayez les Clarets de la Compagnie des Vins de Bordeaux à \$3.00 et \$4.00 la caisse. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

LA LUNE DE MIEL



—Lucie !
—Théodore !
—Mon cœur plane dans les cieux.
—Envolons-nous !

PREUVE D'ÉLOQUENCE



Pierre.—Tu dis que ton député, c'est un meilleur orateur que le nôtre ?
Paul.—Je te crois. On peut l'entendre à dix arpents.

BOUDEUSE !

Dis-moi que tu ne m'aimes plus,
Que tous les mots sont superflus
Et que ma peine
Ne doit même pas t'effleurer,
Qu'à loisir je pourrai pleurer,
Sans nulle gêne.
Dis-moi que les buissons fleuris
Témoins de nos vœux attendris,
De nos vœux roses,
Hélas, ne nous revoyant pas,
N'effeuilleront plus sous tes pas
De pâles roses.

Dis-moi que les jours sont passés
De nos beaux rêves insensés
De nos folies ;
Que ton cœur est clos désormais
Que rien n'empêchera jamais
Que tu m'oublies.
Je souffrirai, Dieu sait combien !
Et ma peine, comprends-le bien,
Sera si vive
Que je crains pour mon pauvre cœur,
A moins, pourtant qu'à ma douleur...
...Je ne survive !

Car il se pourrait qu'à mon tour,
Je t'oublie aussi, quelque jour
Et qu'une femme
Se rencontre sur mon chemin
A qui je dirai : " Prends ma main
Et prends mon âme ! "
Tu ne me crois pas ? tu souris ?
Tes beaux yeux se sont attendris...
Tu pleures même...
Aime-moi comme tu m'aimais,
Car nul ne t'aimera jamais
Comme je t'aime !

NARCEL PERRIER.

L'AVANTAGE DES MIROIRS CONVEXES



Miss Alapose.—Je n'ai jamais vu un miroir aussi fidèle : je l'achète.

CONTES ORIENTAUX

A. M. Delfau.

Deux colombes unies par les liens les plus exquis d'une tendresse réciproque, remplirent leur refuge, après l'éclosion des fruits issus de leurs entrailles, de froment et d'orge, pour assurer leur sustentation, lorsqu'une saison moins clémente, aurait dénudé le sol qui les nourrissait.

C'était en hiver ; l'humidité inhérente à l'absence de soleil avait gonflé les grains qui, par suite, semblaient constituer des ressources abondantes, mises en réserve.

Le mâle quitta le nid pendant quelque temps, pour explorer les espaces inconnus qui s'étendaient, à perte de vue, devant le foyer des amours heureuses, d'où il n'était jamais sorti.

Son absence dura plusieurs mois ; une curiosité

naïve l'ayant sans cesse stimulé à prolonger son voyage.

Il revint enfin au nid commun, à la saison des chaleurs. Quelle ne fut pas sa surprise de constater, en y arrivant, que leur approvisionnement alimentaire avait beaucoup diminué. Il crut que sa femelle, profitant de sa disparition momentanée, n'avait pas scrupuleusement tenu le pacte juré, de ne toucher à ces provisions que lorsque la terre dépourvue de toute végétation les forcerait à y recourir.

Pris alors d'une violente colère et perdant absolument tout son sang-froid, il se porta sur sa compagne à des actes de brutalité qui déterminèrent rapidement son trépas ; la malheureuse expira, le regard plein de douceur, protestant encore de son innocence.

A quelque temps de là, l'hiver revint. Le froment et l'orge imprégnés d'une humidité persis-

tante, reprirent leur volume primitif. Le refuge fut encore plein de provision, bien qu'on n'y eût rien ajouté. L'oiseau comprit alors que ce qu'il avait pris pour une décroissance de quantité de grains, n'était réellement que la disparition, sous l'action de la chaleur, du gonflement entretenu par la saison des pluies.

Le pauvre oiseau regretta amèrement sa vivacité et se lamenta sur la perte de son infortunée colombe à laquelle un chagrin, dont il savoura l'acablément, ne tarda pas à le réunir pour l'éternité.

FRANCIS LAURÈS.

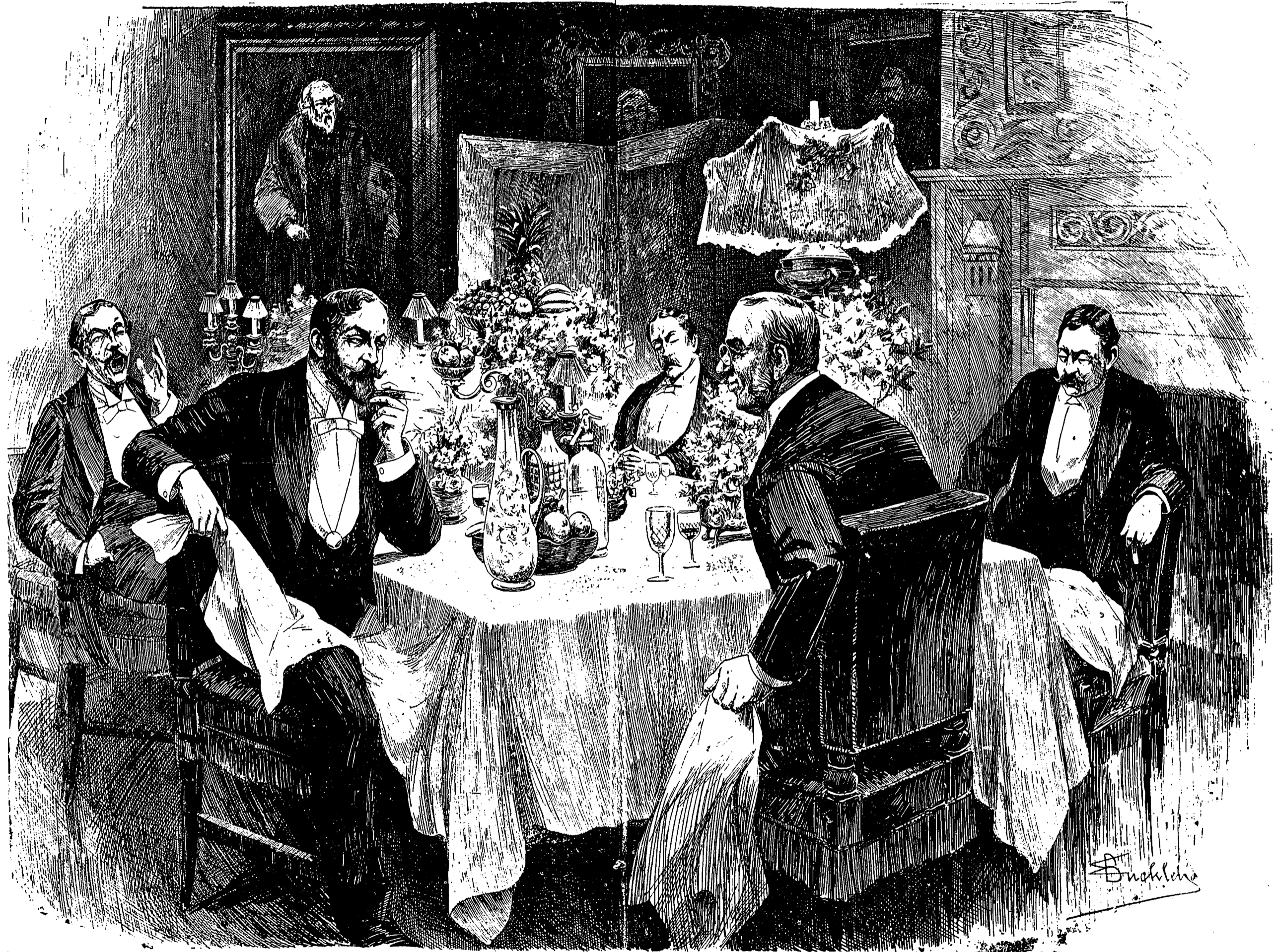
La Compagnie des Vins de Bordeaux embouteille 150 douzaines par jour. Ces vins garantis purs et vendus à \$3.00 et \$4.00 la caisse valent les vins de \$6.00 et \$8.00, bien souvent vendus sur l'étiquette. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

NAVIGATION DIFFICULTUEUSE



La famille attend depuis quatre heures le poisson du déjeuner.

LES GAFFES



Le causeur amusant qui vous retient à table pour parler de lui, quand les dames sont au salon depuis une heure.

PAR RICOCHET

Tous les Français maintenant vivent quelque peu à travers le Soudan et suivent dans ses grands espaces la piste de la conquête marquée par les bulletins des journaux et les missives des soldats, trop rares celles-là et trop courtes forcément : plus vive est l'action, plus brève la parole. Mais l'électricité circulante y supplée ; elle relie les deux continents d'un réseau tendu comme la chaîne de Pétole sur le métier, où la navette des événements tisse en toutes teintes la trame des combats, avec leurs éclatantes palmes crépées de noir.

Ce magnifique réseau vibre du palais à Pusine, du château à la ferme, des grandes cités aux humbles villages : partout il rencontre des cœurs qui tressaillent et répondent à son appel.

Presque à la même heure, des rives du Niger à celles du Rhône le petit papier bleu porte le souffle brûlant des tropiques, le crépitement de la fusillade, les plaintes des blessés, auxquels la tendre pitié des mères renvoie la pénétrante rosée des larmes, des souhaits et des espérances.

Dans une de ces huttes de terre glaise qui sont les palais de Tombouctou, un sergent de l'infanterie de marine, dont les galons effilochés sur sa tunique de toile s'illustraient de leur glorieuse ternissure, déposait sur les cantines superposées servant de table le courrier de France : des journaux presque brisés, des plis et des télégrammes à l'adresse du nouveau commandant Décrose, tandis que, pour lui-même, une lourde enveloppe lui restait dans la main, sans lui donner une grande impatience de l'ouvrir. Il semblait appréhender en elle quelque obligation de conscience qui d'avance pesait à son esprit.

Ce fut dans une pose d'abattement que, sur son escabeau de bois, il suivit des yeux la jolie écriture féminine couvrant les huit pages de la missive. Il ne l'avait pas terminée, lorsque entra un officier de haute taille et de belle allure, devant lequel il se leva promptement en lui disant :

« Voilà le courrier, mon commandant. »

L'officier eut vite fait de rompre les plis et les télégrammes, qui mirent à sa lèvre un sourire de mélancolique satisfaction.

« Mes bons camarades connaissent déjà ma nomination et m'en félicitent. C'est bien à eux. Je les en remercie. Mais demain ils n'y penseront plus, et tout ce paquet ne vaut pas les feuilles que tu reçois, Peggy... et plus que des feuilles, heureux gaillard, des fleurs aussi, » fit-il, en remasant deux petits cartons tombés de l'enveloppe sur le sol.

Sur l'un, teinté d'azur pâle, comme au printemps le ciel de France, un rameau de pommier étalait cette rose floraison qui est le sourire d'avril, un emblème de jeunesse, une promesse d'a-

venir ; sur le bord du carton, trois dates commémoratives.

« Il paraît, mon commandant, que c'est comme qui dirait un morceau du pommier que j'ai greffé le 15 juin, il y a six ans, dans le jardin de mon oncle Simart.

— Oui, dans le jardin de Claudine, ta promise, n'est-ce pas ? »

Le sergent eut à ces mots un léger mouvement d'ennui, qu'il esquiva en ajoutant :

« Et que le 24 avril, comme vous voyez, il est en fleurs. Au 25 septembre on m'attend pour en cueillir les pommes.

— Et tu ne sembles pas trop friand de ce dessert ; est-ce vrai ? »

— Que voulez-vous, mon commandant, j'ai tant fait de chemin depuis ce temps où je bêchais le jardin de mon oncle !... Le service, les voyages... l'instruction que je puis poursuivre... cette vie

Pon est aimé vaut plus qu'un empire... Ce vallon arrosé d'un ruisseau, où sur un pré vert les pommiers fleurissent !... mais je donnerais toute notre conquête pour y être, comme toi, attendu !... Peut-on faire si peu de cas d'un tel trésor !... murmura-t-il, en caressant des yeux l'épître au papier fin et les deux aquarelles, l'autre mieux réussie encore, plus diaphane en son coloris de rose thé à demi épanouie dans un feuillage lustré.

— Encore une de tes greffes ? »

— Oui, mon commandant. Un jour que Mlle Jeanne avait apporté à ma cousine, sa sœur de lait, une rose magnifique et rare, je trouvai dans la tige un bouton de greffe qui réussit très bien et que, l'année suivante, je multipliai sur plusieurs églantiers. Vous voyez comme ces fleurs sont belles.

— Admirables !... tout à fait comme ces lettres que tu me fais lire, et je ne comprends pas ton peu d'empressement à y répondre.

— Ah ! mon commandant, peut-être bien que si c'était pour la correspondance...

L'officier enveloppa de son regard d'inspecteur le sergent bien découpé, intelligent et résolu.

« Ah ! vraiment ! si c'était celle qui a peint les fleurs du pommier qui t'invite, tu serais donc exact à la récolte ?... tu partirais aussitôt, puisque tu peux être libéré demain.

— Mon commandant, non ; il me faudrait bien rester pour arriver au grade et le mériter. »

Le commandant pensa : « Est-ce qu'il y aurait, par ricochet, quelque chose de sérieux dans cette correspondance ?... » Et, tout en s'arrangeant au mieux sur le tréteau couvert de nattes qui lui servait de divan, il alluma sa pipe, et, les yeux mi-clos, écouta la réponse du sergent à ses questions.

« Vous voulez savoir, mon commandant, de quelle époque datent nos fiançailles avec Claudine ? Depuis sa naissance probablement, trois ans après la mienne. Je l'avais précédée chez ses parents, au remariage de ma

mère, qui s'en fut au loin, dans les Landes, où elle est toujours avec une nouvelle famille. Mes lopins d'héritage paternel joignent les terres de mon oncle, qui cultive le tout ensemble. Bien sûr que cette alliance des sillons mit l'autre en train, bien avant que nous eussions l'âge d'y penser. Nous avons donc été élevés côte à côte, Claudine et moi, ensemble bergers, ensemble écoliers.

« Nous étions encore des bébés nous-mêmes lorsqu'on nous confia le soin d'amuser une jolie pouponne qui est Mlle Jeanne, mise en nourrice chez ma tante par sa grand-mère, Mme Bagère.

« La mère avait perdu la vie à cette naissance, et le père, officier comme vous, mon commandant, est mort glorieusement au Tonkin.

« Nous eûmes leur fillette pour compagne durant toute l'enfance. Notre petit bien de Magnieu est proche de Belley, où Mme de Bagère habite, en dehors de la ville, une grande maison

PIQUE-NIQUE



— Oh ! là, là !

militaire qui m'a si bien pris... l'ambition qui m'est venue... Vous-même, mon commandant, ne m'avez-vous pas dit que je pouvais arriver à l'épaulette !... Ce n'est pas dans le jardin de mon oncle que je la trouverai. La distance s'est bien agrandie ; et à travers de tels espaces, que pour ma faible part j'ai constitué à conquérir, ne puis-je pas trouver bien petit le village où l'on me voudrait confiner ? »

Le commandant Décrose eut dans les yeux et sur les lèvres une expression de pitié indulgente lorsqu'il répondit :

« Mon pauvre garçon, tu n'as pas encore monté assez haut pour apercevoir les confins des grands espaces de ton ambition et juger combien ils sont vides ; absolument comme ces plaines de sable, vois-tu : immenses, dorées, miroitantes et mortes. Oui, tu es encore fasciné par le mirage des grandeurs et ne peux concevoir que le petit asile où

TACHANT DE SE SAUVER



Le créancier, de mauvaise humeur.—Mais cette note court depuis deux ans !
Le débiteur.—Faut bien qu'elle courre : vous êtes toujours après.

qu'on appelle château. Mais c'est chez nous qu'on s'amusa le mieux.

“ Quand Mlle Jeanne eut dix ans, on la mit en pension, et ce fut fini de rire ensemble. Pendant les vacances venaient chez la grand'mère deux cousines de Marseille, des demoiselles à plumes, à falbalas, à grandes guides enfin. Un laboureur sentant l'étable comme moi ne pouvait plus aborder cette société.

“ Cependant Mlle Jeanne était toujours bien gracieuse, bien gentille quand je la rencontrais, et Claudine, qui chaque matin portait au château le lait et la crème, restait toujours son amie.

“ Ces lointaines images, les premières gravées dans ma tête, y restent aussi les plus vivantes, les plus présentes. Quand je quittai la maison pour le service militaire, c'est encore les beaux yeux de la demoiselle que je pus voir les derniers : Claudine s'était couvert la tête pour sangloter à son aise.

—Et depuis ?

—Depuis, mon commandant, je ne suis pas retourné au payé.

—Comment donc ? Qui t'en détachait ?

—Les nouvelles idées prises au régiment : ce besoin de connaître et de voir le monde, comme aussi la crainte des reproches, car j'ai bien connu aux lettres de Claudine, quand j'ai pris rang dans la marine, qu'elle ne m'y croyait pas incorporé de force. Elle a dû se renseigner et apprendre que mon numéro d'inscription ne m'y obligeait pas ; qu'alors c'était bien de mon seul gré.

—Tu n'as jamais eu de regrets de ton choix ?

—Si, mon commandant, une fois, quand j'appris que mon oncle était mort brusquement et que ma tante restait languissante de son malheur ; alors, en pensant que ma cousine était obligée d'être l'homme de la maison, de laboureur, de faucher et engerber elle-même, ne pouvant, en ces années de gêne, payer le gage d'un bouvier, j'ai eu un véritable chagrin ; et si j'avais pu alors franchir l'espace comme un oiseau, j'aurais tout d'un trait volé du Dahomey à Magnieu. Mais nous étions autrement pressés à cette heure-là, où notre canonnière, prise dans les sables, était à défendre comme une citadelle !

—C'est aussi dans cette alerte qu'au péril de ta vie tu sauvas la mienne, mon brave ! Je ne l'oublie pas, va !

—Mon commandant, chacun fit son possible, et nous en avons été récompensés en croix et en médailles. Mais surtout ce récit arrivé en France,

C'était bien quelque chose comme cela, puisqu'elle dit, parlant de son amie :

“ Elle a comme vous, Marcelin, ses champs de manœuvres, ses dangereux exercices et ses blessures ; apprenez celle-ci avec le même courage “ que nous mettrions à lire le bulletin d'une opération vous concernant.

“ Comme pour m'y préparer, elle me répète tout ce qu'on lui a dit des engrenages de cette machine, des causes de l'accident, jusqu'au moment où elle remplit “ dans l'ambulance ” le rôle d'aide-major ”.

“ La pauvre mère est si affaiblie qu'on s'est appliqué à l'éloigner en lui cachant l'accident. “ Les voisines, par leur zèle remuant, causaient “ un tel désordre, que le docteur les a mises à la porte. Le maître d'école, qui devait faire le ca- “ rabin, s'est évanoui à la vue de la plaie, lâchant “ la cuvette et l'éponge.

“ De tous, il n'est donc resté que moi en face “ de l'opérateur et de l'héroïque opérée. Que “ n'étiez-vous là, Marcelin, pour la plaindre et “ l'admirer !... Les plus courageux parmi vos “ vieux soldats ne le sont pas plus, pas autant “ que cette vallante fille, qui n'a pas voulu être “ endormie quand elle a su que le cerveau en se- “ rait quelque temps affaibli.

“ Vous pensez bien qu'avec l'état de “ sa mère et la direction de ses petites “ affaires, il lui faut conserver toute sa “ force de tête. Tâchez donc, Marcel- “ lin, de vous représenter notre belle “ riieuse, pâle sous son hâle, les yeux “ fixes et les lèvres serrées par la dou- “ leur, sans un cri, sans un mouve- “ ment !

“ Vous pourriez bien réclamer pour “ elle la grande croix des braves, et “ aussi une toute petite pour moi, qui “ ai servi le docteur comme un auto- “ mate, lui donnant quand il fallait les “ pinces, les ciseaux, les fils de soie, “ les bandelettes phéniquées... J'étais “ hypnotisée... mais quand l'opérée a “ été couchée, assoupie par une potion “ calmante, je me suis retrouvée dans “ mon pauvre moi, si étrangement émo- “ tionnée, que, n'osant embrasser le “ docteur, je me suis jetée au cou de “ Stello, mon chien, qui m'attendait à la “ porte ; sur sa face velue j'ai sangloté “ toutes mes larmes rentrées, qu'il a

toute la gloire de notre défense, mon nom à l'ordre du jour, me gagnèrent le pardon de Claudine ; du moins je l'espère sans en être sûr : depuis lors, ce n'est plus elle qui m'a écrit.

“ Je vous ai raconté, mon commandant, cet accident de machine qui broya le pouce de la pauvre fille et l'amputation qu'elle subit. Pensez donc, le pouce de la main droite ! C'est alors que Mlle Jeanne devint son secrétaire.”

En s'expliquant, le sergent avait ouvert une cantine et tiré du fond, sous des effets d'équipement, une liasse de lettres.

“ Voilà, fit-il, la première, où elle me décrit avec enthousiasme la vie laborieuse de Claudine ; comme on le fait pour un proposé à la croix.

“ voulu, la bonne bête, partager en les essayant “ de sa langue rose.

“ Vous le voyez, ami Marcellin, nous avons “ tous fait notre devoir, comme vous le faites “ dans la contrée dévorante. Soyez sans soucis de “ l'avenir ; je pratique les pansements au plein “ gré de la malade et du docteur.”

“ Les lettres qui suivent me disent combien elle fut exacte. Claudine l'obligeait à écrire elle-même son éloge, à me faire connaître la charité délicate et tendre qu'elle mit en tous ses soins. Voyez ce gros paquet, tout est de sa main ; si bien dit, si gentil ! à faire penser que la vie sous ses yeux serait un paradis ! Vous l'avez remarqué vous-même, mon commandant.

—Oui, mais c'est au nom de Claudine qu'elle te parle. Tu tégares, mon garçon.

—Qui sait ?... murmura le sergent, elle est peu riche...”

Une vision fascinante flottait à ses yeux dans la poussière dorée de la brûlante atmosphère.

Le commandant s'assoupissait de fatigue.

“ Conclusion, fit-il, tu veux par un rengagement poursuivre ton double rêve à travers le désert... A ton aise... tu me donneras alors tes commissions pour la France. Moi, je pars, tu peux en être sûr.”

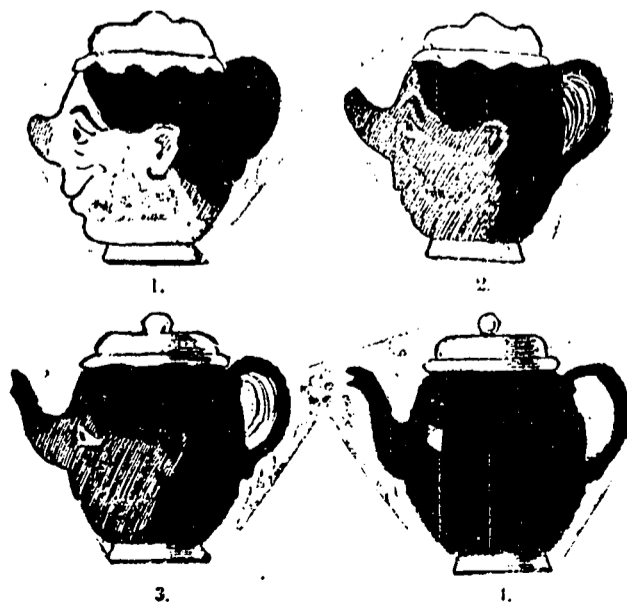
II

Grand branle-bas dans la cité épiscopale du Bugéy, où l'annonce d'un bal officiel et imprévu a mis les têtes en travail et les jambes en mouvement. En plein été les dames ont dû revenir de la campagne, ouvrir leurs tiroirs, renverser leurs cartons, courir les magasins, harceler les couturières, envoyer des télégrammes, des commandes, contre-commandes : tout un train et une grosse affaire pour arriver à bien. Aussi, pourquoi un bal en cette saison ? à la même date que la *vogue* (fête patronale) de Braille, laissée aux joies du peuple ? Quelques-uns disent que M. le sous-préfet veut se rendre populaire en s'associant aux traditions du pays. Les familiers de la sous-préfecture assurent que c'est pour avoir l'occasion de présenter à la fleur des administrés le frère de Madame, le commandant Dérose, dont le nom a flamboyé sur les bulletins de conquête du Soudan. Le plus jeune, le plus glorieux des chefs de bataillon, qui sa sœur rêve de retenir en France par un nœud conjugal !...

Jugez alors si les mères de famille et leurs filles s'agitaient pour leurs toilettes !

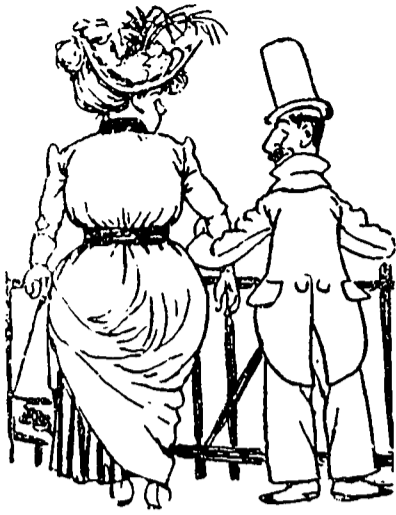
Parmi les plus empressées, il faut compter les deux Marseillaises, les petites-filles de Mme Bagère, dépitées au plus haut point d'être prises au dépourvu, n'ayant pu deviner cette occasion inattendue, et à l'avance s'y préparer. Pour suppléer, elles ont dû écrire à une marraine parisienne, qui leur a expédié aussitôt des gazes vaporeuses, des tulles papillonnés de fines brochures, des rubans merveilleux, des fleurs semblables à la nature.

La lingerie de la grand'mère s'emplit d'ouvrées, qui se hâtent, sous la direction de leur patronne et celle des deux demoiselles, devonues



Théorie de l'évolution.

LE POINT FAIBLE



— Voulez-vous que je vous aide ?
— Non ; aidez la cloture.

par leur âge et par la pratique très expertes en combinaisons.

Jeanne, embrouillée au milieu de ces minutieuses conceptions, s'efface volontiers devant l'empressement de ses cousines à choisir les plus brillantes parures de l'envoi.

C'est qu'elle a un gros et tendre souci, la bonne fille : Claudine Simart, qu'elle voyait s'épanouir en comptant chaque jour les heures de libération de son fiancé, Claudine lui fait dire, par le facteur, qu'une lettre de lui est arrivée !

Une lettre au lieu de Marcellin ! qu'est-ce que cela veut dire ? Inquiète et détournée par cette appréhension charitable de ses intérêts de coquetterie, elle court à Magnieu, lit cette missive entortillée d'explications diffuses... et passe son temps à convaincre Claudine des bonnes raisons du retard et de la persistance d'une joie prochaine. C'est un travail difficile, dont le fil se brise sans cesse sous le doute envahissant. Jeanne parle d'autant plus, pour dissimuler ses craintes et celles de son amie. Claudine se rappelle mot à mot les lettres précédentes, qu'elle comprend mieux. Lisant maintenant entre les lignes chauffées par une lumière intérieure, comme les caractères à l'encre sympathique, elle y trouve ce qu'elle n'avait pas vu, des signes de détachement ; une ambition confuse qui l'éloignait d'elle. Ses regards de paysanne, simples et naïfs, soudainement approfondis de mystérieuse prescience, enveloppent sa belle amie d'un rayon pénétrant qui la trouble sans qu'elle ose l'expliquer. Jeanne serait bien honteuse de se tromper ; elle serait plus fâchée encore d'avoir saisi la vérité. Dans cette occurrence, ne pouvant rien dire d'essentiel, elle s'efforce de rassurer indirectement, de consoler et de distraire. A cela, le temps passe. Il est tard lorsqu'elle rentre chez sa grand-mère, pour y être doucement grondée de son oubli d'elle-même.

Les toilettes de ses cousines sont terminées à ses dépens : les belles gazes lamées, les fleurs merveilleuses, tout y a passé, ne laissant pour elle qu'un tulle moucheté et des rubans de moire. La couturière qui aime sa jeune cliente comme elle l'estime, parvient à lui créer, avec ces modestes éléments, une toilette qui, dans la simplicité de sa blancheur virginale, se trouve être de toutes la plus seyante, la plus jolie.

Le bal avait commencé sous l'impression comprimante d'une attente générale, qui annihilait tous les éléments de la brillante réunion. On attendait les héros en galons neufs, et l'entrée successive des officiers de la garnison avait causé chaque fois un soubresaut à cette curiosité déçue, qui donnait aux visages une expression vulgaire à laquelle Jeanne échappait par sa bonté, car elle songeait que son héros souhaité, celui qu'elle aurait voulu près de Claudine, n'y était pas. Et cette pensée mettait la douceur d'une tendre mélancolie sur sa charmante figure.

On dansait depuis une heure. La valse avait enlevé les deux Marseillaises dans son tourbillon, lorsque le sous-préfet s'avança vers Jeanne, en conduisant un étranger au teint brun, en habit civil piqué de la rosette rouge. Le danseur retardataire de la jeune fille s'effaça discrètement de-

vant cette présentation du commandant Dérose, qu'une erreur aux bagages privait de sa tenue militaire. Elle fut si troublée, si interdite, la pauvre enfant, lorsqu'il lui demanda de *causer* cette danse avec elle, que, balbutiante, inclinée, elle se mit à fourrager, sans y penser, un rosier en caisso à ses côtés, lui enlevant machinalement une de ses fleurs.

— Elle est jolie, cette rose, fit le commandant assis auprès d'elle, moins cependant, à mon avis, que celle-ci, ajouta-t-il, en tirant de son gilet le petit carton, aquarellé d'un bouton fleuri sur son rameau vert.

Jeanne eut en l'apercevant une exclamation où passa, comme dans un éclair, les divers sentiments qui l'animaient.

— C'est ma carte d'introduction près de vous, mademoiselle, mon titre d'ambassadeur, si vous voulez bien m'accepter et m'aider dans la mission que je dois remplir.

— Une mission bien triste pour Claudine, n'est-ce pas ?

LES RAVAGES DE L'AMBITION



Le philanthrope. — Comment ! Tu vas à la pêche, au lieu d'aller à l'école !

Le gamin. — Oui ; depuis que j'ai vu qu'on a bien plus de mérite quand on fait son chemin sans instruction. Je suis ambitieux, moi, vous savez.

Lui, charmé par l'expression attendrie du frais visage et par l'harmonieuse inflexion de la voix, ne répondit que du regard.

— Pauvre fille !... murmura Jeanne.

— Permettez-moi, mademoiselle, de penser qu'on n'est pas si malheureux que cela, aimé par vous !

Et comme cette phrase ardente avait rougi le front virginal, il ajouta plus doucement : — Quel chagrin ne serait consolé par votre tendresse !... permettez-moi de le penser et de le dire, puisque je le sais... Je vous connais déjà tant, mademoiselle Jeanne !

— Et moi aussi, commandant, je vous connais ! Les lettres de Marcellin sont toutes remplies, non seulement de vos brillants faits d'armes, mais encore plus de vos traits de bonté !

— Alors, mademoiselle, nous sommes déjà amis, n'est-ce pas ? et nous allons collaborer à la même œuvre ! Mais il ne faut pas que cela nuise à vos plaisirs et vous prive de la danse. Si vous voulez bien m'accepter, quoique je doive être devenu un très mauvais danseur, peut-être que dans la cohue on ne s'en apercevra pas trop.

C'est ainsi que celle qui n'y visait pas eut seule l'honneur de danser avec le fameux commandant, qui mit le comble au dépit des deux cousines, en sollicitant que Mme Bagère la faveur de se présenter chez elle le lendemain.

— Il devait conférer avec Mlle Jeanne, disait-il, sur cette mission commune entre eux d'excuser un ingrat en consolant une abandonnée. Le courroux très net de la jeune fille sur la désertion du prétendu de Claudine montrait en toute évidence au commandant que la folle ambition de Marcellin n'avait été sur ce point nullement encouragée ; pas même de la plus fugitive et inconsciente co-

quetterie : Jeanne se mouvait tout naturellement dans une atmosphère de visible pureté qu'aucune perfidie ne devait ternir. Cela éclatait comme sa bonté dans les moyens qu'elle employait pour affermir son humble amie contre le chagrin. Ils s'y employèrent tous deux également, et Jeanne se trouva étrangement émue en voyant quelle délicatesse y mettait ce rude vainqueur des Touaregs. Elle le trouva si jeune de cœur qu'elle ne vit pas les quelques fils blancs qui marquaient sur sa tête la maturité de l'âge. Leurs visites se renouvelèrent à la ferme. Ils se promenaient dans le verger avec la triste délaissée.

— Si tu veux me croire, Claudine, tu ne pleureras plus un ingrat tellement sot !... J'en connais plus de quatre, et toi aussi, parmi les empressés à faire tes labourages, qui vont s'offrir pour le remplacer. Nous choisirons bien, ma fille, tu verras !

Ses mots étaient bons, douces ses caresses ; malheureusement, on passait près du jeune pomier dont les branches, soutenues d'étaçons, portaient en guirlandes leurs fruits de pourpre dorée, et cette vue fit se détourner la pleurante paysanne.

— C'est qu'elles sont magnifiques, ces pommes ! remarqua Jeanne distraitemment, dans une complexité d'idées qu'elle n'aurait pu débrouiller, et dans laquelle le commandant se jeta en répondant, tout aussi étourdiment :

— Si vous vouliez, mademoiselle, nous les récolterions à leur place.

La vive rougeur de Jeanne fut sa seule réponse.

Ils s'assirent quelque temps immobiles, charmés par la révélation du bonheur qui les pénétrait dans le silence de ce verger traversé d'ombre douce et de chaleureux rayons.

— Oserais-je y prétendre ?... Pourrais-je l'espérer ?... Je n'ai plus que ce vœu !

— Mais si vous alliez faire comme lui ?

La naïve enfant ouvrait par ces mots la porte aux protestations et aux promesses, qui s'y précipitèrent, vives et entraînant, pour être transmises à la grand-mère acquiesçante et ravie.

La perspective d'une noce consola un peu les deux Marseillaises par de nouveaux apprêts d'élégance.

Excepté Claudine, chacun fut donc heureux ; mais surtout le commandant et sa femme, qui béniront toujours ce ricochet de la destinée.

F. FAVIER.

L'AMOUR FILIAL



Fred. — J'en ai de la chance, papa, que tu ne sois pas mort !

Le papa. — Oui, cher. Et pourquoi, surtout ?

Fred. — Parce que, le dimanche, je serais obligé d'aller au cimetière, au lieu d'aller au Parc Royal.

LE NOUVEL AN DU RÉGISSEUR



Dames des chœurs.—Monsieur le Régisseur, à l'occasion du Nouvel An, veuillez je vous prie, au nom de toutes les dames du chœur accepter quelques boîtes de cigares "Nectar."

Le Régisseur.—Grand merci, mes chères dames de votre délicate attention, c'est certainement le plus agréable cadeau qui pouvait m'être fait.

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

XI

SITKA

(Suite).

En vain des primes avaient-elles été offertes pour la capture de la bande. Ces coquins, aussi redoutés que redoutables, avaient échappé jusqu'alors. Et pourtant, des crimes fréquents, vols et assassinats, avaient répandu la terreur, principalement dans la partie méridionale du territoire. La sécurité des voyageurs, des trafiquants, des employés des compagnies de fourrure, n'était plus garantie, et c'était à des alliés de Karnof que devait être attribué ce nouveau crime.

Lorsqu'il se retira, le docteur Harry laissa la famille très rassurée sur l'état de son hôte.

En se rendant à Sitka, l'intention de M. Cascabel avait toujours été de s'y reposer pendant quelques jours—repos bien dû à son personnel, après un voyage de près de sept cents lieues depuis la Sierra Nevada. En outre, il comptait faire dans cette ville deux ou trois bonnes recettes, qui viendraient grossir son petit pécule.

"Enfants, on n'est plus en Angleterre, dit-il, on est en Amérique, et il est permis de travailler devant des Américains!"

M. Cascabel ne doutait pas, d'ailleurs, que le renom de sa famille n'eût déjà pénétré jusqu'au milieu des populations alaskiennes, et qu'on nese dit à Sitka :

"Les Cascabel sont dans nos murs!"

Cependant, après une conversation qui eut lieu deux jours plus tard entre le Russe et M. Cascabel, ces projets furent tant soit peu modifiés, sauf en ce qui concernait un repos de quelques jours, nécessité par les fatigues du voyage. Ce Russe—dans la pensée de Cornélia, ce ne pouvait être qu'un prince—savait maintenant quels étaient les braves gens qui l'avaient sauvé, de pauvres artistes forains qui couraient l'Amérique. Tous les Cascabel lui avaient été présentés, ainsi que la jeune Indienne, à laquelle il devait d'avoir échappé à la mort.

Et, un soir, le personnel entier étant réuni, il raconta son histoire, ou du moins, ce qu'il leur importait d'en connaître. Il parlait le français avec une grande facilité, comme si cette langue eut été la sienne, à cela près qu'il faisait un peu rouler les r—ce qui donne au parler moscovite

une inflexion à la fois douce et énergique, à laquelle l'oreille trouve un charme particulier.

Du reste, ce qu'il raconta était extrêmement simple. Rien de très aventureux, rien de romanesque non plus.

Le Russe s'appela Serge Wassiliowitch—et, à partir de ce jour, avec sa permission, on ne l'appela plus que "Monsieur Serge" dans la famille Cascabel. De tous ses parents, il n'avait plus que son père, qui habitait un domaine situé dans le gouvernement de Perm, à peu de distance de la ville de ce nom. M. Serge, entraîné par ses instincts de voyageur et ses goûts pour les découvertes et recherches géographiques, avait quitté la Russie trois ans auparavant. Après avoir visité les territoires de la baie d'Hudson, il se disposait à opérer une reconnaissance de l'Alaska depuis le cours du Youkon jusqu'à la mer Arctique, lorsqu'il fut attaqué dans les circonstances que voici :

Son domestique Ivan et lui venaient d'établir leur campement sur la frontière dans la soirée du 1^{er} juin, lorsqu'une agression subite les surprit dès leur premier sommeil. Deux hommes venaient de se jeter sur eux. Ils se réveillèrent, se relevèrent, voulurent se défendre. Ce fut inutile, et, presque aussitôt, le malheureux Ivan tomba foudroyé d'une balle à la tête.

"C'était un brave, un honnête serviteur! dit M. Serge. Voilà dix ans que nous vivions ensemble! Il m'était profondément dévoué, et je le regrette comme un ami!"

En disant cela, M. Serge ne cherchait point à cacher son émotion; toutes les fois qu'il parlait d'Ivan, ses yeux humides montraient combien sa douleur était sincère.

Il ajouta que, frappé lui-même à la poitrine, ayant perdu connaissance, il ne savait plus ce qui s'était passé jusqu'au moment où, revenu à la vie, mais sans pouvoir les remercier de leurs soins, il avait compris qu'il se trouvait chez des gens charitables.

Lorsque M. Cascabel eut fait connaître que l'attentat était attribué à Karnof ou à quelques-uns de ses complices, M. Serge n'en parut point surpris, ayant entendu dire que cette bande courait la frontière.

"Vous le voyez, dit-il en terminant, mon histoire n'a rien de curieux; la vôtre l'est sans doute davantage. Ma campagne devait se terminer par l'exploration de l'Alaska. De là, je comptais revenir en Russie pour revoir mon père et ne plus jamais quitter le toit paternel. Maintenant, parlons de vous, et, d'abord, je vous demanderai comment et pourquoi des Français se trouvent si loin de leur pays dans cette partie de l'Amérique?"

—Des saltimbanques, monsieur Serge, est ce que cela ne se promène pas partout? répondit M. Cascabel.

—Si fait, mais je puis m'étonner de vous voir à une telle distance de la France!

—Jean, dit M. Cascabel en s'adressant à son fils aîné, raconte à M. Serge pourquoi nous sommes ici et de quelle façon nous retournons en Europe."

Jean fit le récit des vicissitudes éprouvées par les hôtes de la *Belle-Roulotte* depuis le départ de Sacramento, et, comme il désirait être compris de Kayette, il se servit de la langue anglaise, que M. Serge complétait en employant le langage chinoux. La jeune Indienne écoutait avec la plus vive attention. De cette façon, elle apprit ce qu'était la famille Cascabel, à laquelle elle s'était si étroitement attachée. Elle sut que les saltimbanques avaient été volés de toute leur épargne au moment où ils franchissaient le défilé de la Sierra Nevada pour regagner le littoral de l'Atlantique, et comment, faute d'argent, contraints de modifier leurs projets, ils s'étaient décidés à faire par l'ouest ce qu'ils ne pouvaient plus faire par l'est. Ils avaient alors tourné vers le couchant la façade de leur maison roulante, et traversé l'Etat de Californie, l'Orégon, le Territoire de Washington, la Colombie, pour s'arrêter sur la frontière de l'Alaska. Là, enfin devant les injonctions formelles de l'administration russe, impossible de passer—circonstance heureuse, on somme, puisque cette interdiction leur avait permis de porter secours à M. Serge. Et voilà pourquoi des forains français, et même normands par le chef de la famille, se trouvaient à Sitka, grâce à cette

annexion de l'Alaska aux Etats-Unis, qui leur avait ouvert les portes de la nouvelle possession américaine.

M. Serge avait donné au récit du jeune homme le plus grand intérêt, et, lorsqu'il apprit que M. Cascabel se proposait de regagner l'Europe en traversant toute la Sibirie asiatique, il eut un léger mouvement de surprise, dont personne, d'ailleurs, n'aurait pu comprendre la signification.

"Ainsi, mes amis, dit-il, lorsque Jean eut achevé son histoire, votre intention, en quittant Sitka, est de vous diriger vers le détroit de Behring?"

—Oui, monsieur Serge, répondit Jean, et de le traverser, lorsqu'il sera pris par les glaces.

—C'est un long et pénible voyage que vous avez entrepris là, monsieur Cascabel!

—Long, oui, monsieur! Pénible, il le sera, c'est probable. Que voulez-vous? nous n'avions pas le choix. Et puis, des saltimbanques ne regardent guère à la peine, nous sommes habitués à courir le monde!

—Je pense bien que, dans ces conditions, vous ne comptez pas atteindre la Russie cette année?

—Non, répondit Jean, car le détroit ne sera pas franchissable avant les premiers jours d'octobre.

—En tout cas, reprit M. Serge, ce n'en est pas moins un projet aventureux et hardi.

—Possible, répondit M. Cascabel, mais comme il n'y avait pas moyen de faire autrement... Monsieur Serge, nous sommes pris du mal du pays! Nous voulons rentrer en France, et nous y rentrerons! Et, puisque nous passerons par Perm, par Nijni à l'époque des foires... eh bien, nous tâcherons que la famille Cascabel n'y fasse pas trop mauvaise figure.

—Soit, mais quelles sont vos ressources?

—Quelques recettes qui nous sont échues, chemin faisant, et que j'espère grossir en donnant deux ou trois représentations à Sitka. Précisément, la ville est en fête à propos de l'annexion, et j'imagine que le public s'intéressera aux exercices de la famille Cascabel.

—Mes amis, dit M. Serge, j'aurais eu grand plaisir à partager ma bourse avec vous, si je n'avais été volé.

—Vous ne l'avez point été, monsieur Serge! répondit vivement Cornélia.

—Pas même d'un demi-roublé ajouta César.

Et il apporta la ceinture, dans laquelle se trouvait tout ce qui restait d'argent à M. Serge.

"Alors, mes amis, vous voudrez bien accepter."

—Non, point, monsieur Serge! répondit M. Cascabel. Pour nous tirer d'embarras, je n'entends nullement que vous risquiez de vous y mettre...

—Vous refusez de partager avec moi?

—Absolument!

—Ah! ces français! dit M. Serge en lui tendant la main.

—Vive la Russie! s'écria le jeune Sandre.

—Et vive la France!" répondit M. Serge.

C'était la première fois, sans doute, que ce double cri s'échangeait sur ces lointains territoires de l'Amérique!

"Maintenant, assez causé, monsieur Serge, dit Cornélia. Le médecin vaus a recommandé du calme et du repos, et les malades doivent tous jours obéir à leur médecin.

—Et je vous obéirai, madame Cascabel, répondit M. Serge. Pourtant, j'ai encore une question à vous poser, ou plutôt une demande à vous faire.

—A vos ordres, monsieur Serge.

—Et même, c'est un service que j'attends de vous...

—Un service?

—Puisque vous vous rendez au détroit de Behring, voulez-vous me permettre de vous accompagner jusque là?

—Nous accompagner?

—Oui! ce voyage complètera mon exploration de l'Alaska dans l'ouest.

—Et nous vous répondons: Avec bien du plaisir, monsieur Serge! s'écria M. Cascabel.

—A une condition, ajouta Cornélia.

—Et laquelle?

—C'est que vous ferez tout ce qu'il faudra pour guérir... sans répliquer!

—A une condition aussi, c'est que, puisque je

vous accompagne, je contribuerai aux dépenses du voyage ?

—Ce sera comme il vous plaira, monsieur Serge ! » répondit M. Cascabel.

Les choses furent ainsi réglées à la satisfaction des parties. Mais le chef de la famille ne crut point devoir renoncer à son projet de donner quelques représentations sur la grande place de Sitka—ce qui devait lui rapporter à la fois gloire et profit. Toute la province était en fête à propos de l'annexion, et la *Belle-Roulotte* n'aurait pu arriver plus à propos pour les réjouissances publiques.

Il va sans dire que M. Cascabel était allé faire sa déclaration relativement à l'attentat commis contre M. Serge, et que des ordres furent donnés de poursuivre plus vivement la bande Karnof sur la frontière alaskienne.

Le 17 juin, M. Serge put sortir pour la première fois. Il allait beaucoup mieux, et sa blessure était fermée, grâce aux soins du docteur Harry.

Il fit alors connaissance avec les autres artistes de la troupe, les deux chiens, qui vinrent se frotter doucement à ses jambes, Jako, qui le salua d'un "Ça va bien, monsieur Serge ?" que lui avait appris Sandre, puis John Bull, dont il voulait bien agréer les meilleures grimaces. Il n'est pas jusqu'aux deux vieux chevaux, Gladiator et Vermout, qui ne hennirent joyeusement, quand il les gratifia d'un morceau de sucre. Désormais, M. Serge était de la famille, aussi bien que la jeune Kayette. Il avait déjà remarqué le caractère sérieux, l'esprit appliqué, les tendances au-dessus de sa condition, qui distinguaient le fils aîné. Sandre et Napoléone le charmaient par leur grâce et leur vivacité. Clou l'amusait par sa bonne et honnête bêtise. Quant à M. et à M^{me} Cascabel, il n'en était plus à apprécier leurs vertus domestiques. C'étaient décidément des gens de cœur auxquels il avait affaire.

On s'occupait activement des préparatifs du prochain départ. Il s'agissait de ne rien négliger pour assurer le succès de ce voyage sur un parcours de cinq cents lieues depuis Sitka jusqu'au détroit de Behring. Ce pays, presque inconnu, n'offrait pas de grands dangers, il est vrai, ni de la part des fauves ni de la part des Indiens nomades ou sédentaires, et il serait loisible de faire halte aux différentes factoreries, occupées par les employés des compagnies de fourrures. L'important, c'était de pourvoir aux besoins quotidiens de la vie à travers une contrée dont les ressources, en dehors de la chasse, devaient être à peu près nulles.

Il va de soi que la famille eut à discuter ces questions avec M. Serge.

—En premier lieu, dit M. Cascabel, il faut tenir compte de cette circonstance que nous n'aurons point à voyager pendant la mauvaise saison.

—Cela est heureux, répondit M. Serge, car ils sont cruels, les hivers de l'Alaska sur la limite du Cercle polaire !

—Et puis, nous n'irons pas en aveugles, ajouta Jean. M. Serge doit être un savant géographe...

—Oh ! répondit M. Serge, un géographe, au milieu des pays qu'il ne connaît pas est très embarrassé pour trouver sa route. Mais, avec ses cartes, mon ami Jean s'en est bien tiré jusqu'ici, et, à nous deux, j'espère que nous ferons de bonne besogne. D'ailleurs, j'ai une idée dont je vous entretiendrai plus tard."

Du moment que M. Serge avait une idée, elle ne pouvait être qu'excellente, et on lui laissa tout le temps de la mûrir pour la mettre à exécution.

L'argent ne manquant point, M. Cascabel renouvela ses provisions en farine, graisse, riz, tabac, et surtout en thé dont on fait une consommation excessive dans la province alaskienne. Il se procura en outre des jambons, du corn-beef, des biscuits, et une certaine quantité de conserves de ptarmigan au dépôt de la Compagnie russe-américaine. L'eau ne ferait pas défaut en route avec les affluents du Youkon ; mais elle n'en serait que meilleure si elle était additionnée d'un peu de sucre et de cognac ou plutôt de "vodka," sorte d'eau-de-vie très appréciée des Russes. Aussi acheta-t-on sucre et vodka autant qu'il en fallait. Quant au combustible, bien que les forêts fussent les fournir, la *Belle-Roulotte* emporta une tonne d'ex-

cellent charbon de Vancouver, rien qu'une tonne, car il ne fallait pas la surcharger outre mesure.

Entre temps, le deuxième compartiment avait été aménagé pour recevoir un cadre supplémentaire, dont M. Serge voulut se contenter, et qui fut garni d'une bonne literie. On fit également emplette de couvertures et de ces fourrures de lièvre, si en usage chez les Indiens pendant l'hiver. De plus, pour le cas où il serait nécessaire d'acheter quelques objets en route, M. Serge se munit de ces verroteries, cotonnades, couteaux et ciseaux à bon marché, qui forment la monnaie courante entre trafiquants et indigènes.

Comme il était permis de compter sur la chasse, puisque le gros gibier, daims et rennes, le petit gibier, lièvres, coqs de bruyère, oies et perdrix, abondent sur le territoire, poudre et plomb furent acquis en quantité convenable. M. Serge put même se procurer deux fusils et une carabine, qui complétèrent l'arsenal de la *Belle-Roulotte*. Il était bon tireur et se ferait un plaisir de chasser en compagnie de son ami Jean.

Ne pas oublier, d'ailleurs, que la bande Karnof courait peut-être le pays aux environs de Sitka, qu'il fallait se garder contre une agression de ces malfaiteurs, et, à l'occasion, les recevoir comme ils le méritaient.

—Or, fit observer M. Cascabel, aux demandes que pourraient nous faire ces gens indiscrets, je ne connais pas de meilleure réponse qu'une balle en pleine poitrine.

—A moins que ce ne soit dans la tête ! » fit judicieusement observer Clou-de-Girofle.

Bref, grâce au commerce que la capitale de l'Alaska entretenait avec les diverses villes de la Colombie et les ports du Pacifique, M. Serge et ses compagnons purent acquérir, sans payer des prix trop exagérés, les objets nécessaires à un long parcours en pays désert.

Ces arrangements ne se terminèrent que dans l'avant-dernière semaine de Juin, et le départ fut définitivement fixé au 26. Dès qu'il ne fallait pas songer à traverser le détroit de Behring avant qu'il fût entièrement pris par les glaces, on avait largement le temps de s'y rendre. Néanmoins, il convenait de compter avec les retards possibles, les obstacles imprévus, et mieux valait arriver trop tôt que trop tard. A Port-Clarence, qui est situé sur le littoral même du détroit, on se reposerait en attendant le moment favorable de se transporter sur la côte asiatique.

Et, pendant ce temps, que faisait la jeune Indienne ? Rien que de très simple. Elle aidait très intelligemment M^{me} Cascabel dans les différents préparatifs du voyage. Cette excellente femme s'était prise pour elle d'une amitié de mère ; elle l'aimait autant qu'elle aimait Napoléone, s'attachant chaque jour davantage à sa nouvelle enfant. Chacun, à part soi, éprouvait une affection profonde pour Kayette, et, sans doute, la pauvre fille jouissait d'un bonheur qu'elle n'avait jamais connu au milieu des tribus nomades, sous la tante des Indiens. On verrait donc arriver avec grande tristesse le moment où Kayette se séparerait de la famille. Mais, à présent seule au monde, ne devait-elle pas rester à Sitka, puisqu'elle y était venue afin d'entrer en service et de gagner sa vie en qualité de servante, probablement dans des conditions misérables.

—Et pourtant, disait quelquefois M. Cascabel, si cette gentille Kayette,—je demande à l'appeler ma petite caille,—si ma petite caille avait du goût pour la danse, peut-être conviendrait-il de de lui proposer ? Hein ! quelle charmante danseuse elle ferait ! Et aussi quelle gracieuse écuyère, si elle était disposée à débiter dans un cirque ! Je suis sûr qu'elle monterait à cheval en vrai centaure !

Très sérieusement, M. Cascabel croyait que les centaures étaient d'excellents cavaliers, et il n'aurait pas fallu le contrarier à ce sujet.

Et voyant que Jean hochait la tête, lorsque son père parlait ainsi, M. Serge comprenait bien que ce garçon, sérieux et réservé, était loin de partager les idées paternelles en ce qui concernait l'acrobatie et autres exercices des troupes foraines.

On s'inquiétait beaucoup de Kayette, de ce qu'elle deviendrait, de l'existence qui l'attendait à Sitka, et cela ne laissait pas d'attrister, lorsque,

la veille du départ, M. Serge, la tenant par la main, l'amena devant la famille au complet.

—Mes amis, dit-il, je n'avais pas de fille, eh bien, j'en ai une à présent, une fille adoptive. C'est Kayette qui veut bien me considérer comme son père, et je vous demande place pour elle dans la *Belle-Roulotte* !

Quels cris de joie répondirent à M. Serge, et quelles caresses furent prodiguées à la "petite caille !" Aussi, M. Cascabel ne put il s'empêcher de dire à son hôte, non sans quelque émotion :

—Quel brave homme vous êtes !

—Et pourquoi, mon ami ? répondit M. Serge. Auriez-vous oublié ce que Kayette a fait pour moi ? N'est-il pas naturel qu'elle devienne mon enfant, puisque je lui dois la vie ?

—Eh bien ! partageons ! s'écria M. Cascabel. Puisque vous êtes son père, monsieur Serge, moi je serai son oncle !

XII

DE SITKA AU FORT YONKON

Le 26 juin, dès l'aube, "le char Cascabel leva l'ancre," suivant l'une des expressions métaphoriques, familières à son commandant. Reste à savoir, pour compléter cette métaphore par la phrase imagée de l'immortel Prudhomme, s'il n'allait pas naviguer sur un volcan. Cela n'était point impossible,—au figuré, d'abord, parce que les difficultés de la route seraient grandes,—au physique, ensuite, parce que les volcans, éteints ou non, ne manquent point sur la côte septentrionale de la mer de Behring.

La *Belle-Roulotte* quitta donc la capitale alaskienne au milieu des mille souhaits de bon voyage, qui accompagnèrent bruyamment son départ. C'étaient ceux des nombreux amis, dont la famille avait recueilli les bravos et aussi les roubles pendant les quelques jours passés aux portes de Sitka.

Le mot "portes" est plus juste qu'il ne semble. En effet, la ville est entourée d'une palissade, fortement établie, ne livrant passage que par de rares ouvertures, et qu'il ne serait pas aisé de franchir sans permission.

C'est que les autorités russes ont dû se prémunir contre l'affluence des Indiens Kaluches qui viennent s'installer le plus ordinairement entre les rivières Stekine et Tchilcot, aux alentours de la Nouvelle Arkhangeï. Là—*passim*—se dressent leurs huttes qui sont de construction fort rudimentaire. Une porte basse donne accès dans une chambre circulaire, quelquefois divisée en deux compartiments, uniquement éclairé par un trou ménagé à la partie supérieure, et qui permet à la fumée du foyer de s'échapper au dehors. L'ensemble de ces huttes forme comme un faubourg de Sitka, un faubourg *extra muros*. Après le coucher du soleil, aucun Indien n'a le droit de demeurer dans la ville. Défense justifiée, que nécessitent les relations souvent inquiétantes qui existent entre les Peaux-Rouges et les Visages-Pâles.

En dehors de Sitka, la *Belle-Roulotte* dut d'abord traverser une série d'étroites passes, au moyen de bacs disposés pour cet usage, afin de gagner le fond d'un golfe sinueux, terminé en pointe, appelé Lyan-canal.

A partir de là, on était en terre ferme.

Le plan du voyage, ou plutôt l'itinéraire, avait été soigneusement étudié par M. Serge et Jean sur les cartes à grande échelle qu'il avait été facile de se procurer au Gardens-Club. Kayette, connaissant bien le pays, avait été appelée à donner son avis dans cette circonstance. Sa vive intelligence lui avait permis de comprendre les indications de la carte mise sous ses yeux. Elle s'exprimait dans un langage moitié Indien, moitié russe, et ses observations furent très utiles pour la discussion. Il s'agissait de prendre sinon le plus court, du moins le plus facile, pour atteindre Port-Clarence, situé sur la rive est du détroit. Il fut ainsi convenu que la *Belle-Roulotte* rejoindrait directement le grand fleuve Youkon à la hauteur du fort qui a pris le nom de cet important cours d'eau. C'était à peu près à mi-route de l'itinéraire, soit à deux cent cinquante lieues de Sitka. On éviterait ainsi les difficultés qu'aurait offertes un cheminement le long de la frange littorale, où la côte est en partie montagneuse. Au contraire, la

vallée du Youcon s'élargit entre les chaînes compliquées de l'ouest et les montagnes Rochouses, qui séparent l'Alaska de la vallée du Mackensie et du territoire de la Nouvelle-Bretagne.

Il suit de là que, quelques jours après son départ, la famille Cascabel avait vu disparaître vers le sud ouest ces profils accidentés de la côte, que dominant à une grande hauteur le mont Fairweather et le mont Elias.

Du reste, la distribution des heures de marche et de halte, réglée avec soin, était rigoureusement observée. Il n'y avait pas lieu de se presser pour gagner le détroit de Behring, et mieux valait aller *piano* pour aller *sano*. L'important était de ménager les deux chevaux, qui ne pourraient être remplacés que par un attelage de rennes, si l'on venait à les perdre—éventualité qu'il convenait d'éviter à tout prix. Aussi, chaque matin, départ vers six heures, halte de midi à deux heures, et reprise de marche jusqu'à six heures du soir ; puis repos pendant la nuit entière. Cela donnait une moyenne de cinq à six lieues par jour.

Au surplus, s'il avait fallu voyager la nuit, rien n'eût été plus facile, car, suivant la remarque de M. Cascabel, le soleil de l'Alaska n'abusait pas de son lit.

« A peine est-il couché qu'il se lève ! disait-il. Vingt-trois heures d'éclairage, et on ne le paie pas plus cher pour cela ! »

En effet, à cette époque, c'est-à-dire aux environs du solstice d'été, et par cette haute latitude, le soleil disparaissait à onze heures dix-sept minutes du soir, et reparaisait à onze heures quarante-neuf—soit trente-deux minutes d'éclipse sous l'horizon. Et même, le crépuscule, qui se prolongeait après lui, mélangeait sans interruption sa clarté à celle de l'aube nouvelle.

Quant à la température, elle était chaude et parfois étouffante. En ces conditions, il eût été plus qu'imprudent de ne pas faire halte pendant les heures brûlantes de la méridienne. Gens et bêtes souffraient très sensiblement de ces chaleurs excessives. Qui pourrait croire que, sur la limite du Cercle polaire, le thermomètre marque parfois trente degrés centigrades au-dessus de zéro ? Rien de plus vrai pourtant.

Néanmoins, si le voyage s'accomplissait sûrement et sans grandes difficultés, Cornélia, très éprouvée par ces insupportables chaleurs, se plaignait, et avec quelque raison.

« Vous regretterez bientôt ce qui vous paraît si pénible à supporter ! lui dit un jour M. Serge.

—Une pareille chaleur ? jamais ! s'écria-t-elle.

—En effet, mère, ajouta Jean, tu souffriras bien

autrement du froid, au delà du détroit de Behring, quand nous traverserons les steppes de la Sibérie !

—D'accord, monsieur Serge, répondit M. Cascabel. Mais, si on ne peut se défendre contre la chaleur, du moins, le feu aidant, il est possible de combattre le froid.

—Oui, certes, mon ami, répliqua M. Serge, et c'est bien ce que vous aurez à faire dans quelques mois, car le froid sera terrible, ne l'oubliez pas ! »

Cependant, à la date du 3 juillet, après avoir circulé à travers les « canons, » étroites gorges capricieusement découpées au milieu des collines de moyenne altitude, la *Belle-Roulotte* ne vit s'allonger devant elle que de longues plaines entre les forêts clairsemées de ce territoire.

Ce jour-là, elle dut côtoyer un petit lac, le lac Dease, d'où s'échappait le rio Lewis, un des principaux tributaires du bas Youkon.

Kayette, l'ayant reconnu, dit :
« Oui, c'est bien là le Cargout, qui va se jeter dans notre grand fleuve ! »

Et elle avait appris à Jean qu'en langage alaskien, ce mot « cargout » signifie précisément « petite rivière. »

Pendant ce cheminement sans obstacles ni fatigues, est ce que les artistes de la troupe Cascabel négligeaient de répéter leurs exercices, d'entretenir la force de leurs muscles, la souplesse de leurs membres, l'adresse de leurs mains ? Non certes, et, à moins que la chaleur ne le permit pas, chaque campement se transformait le soir en une arène, qui avait pour uniques spectateurs M. Serge et Kayette. Tous deux admiraient alors les prouesses de cette vaillante famille,—la jeune Indienne, non sans quelque étonnement, M. Serge, avec bienveillance.

Tour à tour, M. et M^{me} Cascabel soulevaient des poids à bras tendus et jonglaient avec des haltères ; Sandro se retrempeait dans les dislocations et contorsions dont il avait la spécialité ; Napoléone se hasardait sur la corde tendue entre deux chevalets et déployait ses grâces de danseuses, tandis que Clou paraissait devant un public imaginaire.

Certes, Jean eût préféré ne pas quitter ses livres, s'instruire en causant avec M. Serge, instruire Kayette, qui, grâce à lui, faisait de très rapides progrès dans la langue française ; mais son père exigeait qu'il ne perdît rien de sa remarquable adresse d'équilibriste, et, par obéissance, il faisait voltiger ses verres, ses anneaux, ses boules, ses couteaux, ses bâtonnets,—en pensant à toute autre chose, le pauvre garçon !

D'ailleurs—ce qui lui avait causé une sérieuse satisfaction—c'est que M. Cascabel avait dû renoncer à faire de Kayette une artiste foraine. Depuis que la jeune fille avait été adoptée par M. Serge, un homme riche, un savant, appartenant au meilleur monde, son avenir était assuré et dans les plus honorables conditions. Oui ! cela lui faisait plaisir, à ce brave Jean, bien que, d'autre part, il éprouvât un réel chagrin en songeant que Kayette les quitterait, une fois arrivés au détroit de Behring. Et on n'aurait pas eu ce regret, si elle eût fait partie de la troupe en qualité de ballerine !

Mais Jean ressentait pour elle une trop vive amitié, pour ne pas se réjouir en songeant qu'elle avait été adoptée par M. Serge. Est-ce que lui-même n'éprouvait pas un ardent désir de changer sa situation ? Obéissant à ses instincts plus relevés, il ne se sentait pas propre à cette existence de saltimbanque. Et, que de fois, sur les places publiques, il avait eu honte des bravos que lui valait sa merveilleuse adresse !

(A suivre.)

CLARETS PURS ET A BON MARCHÉ

Demandez à votre épicior pour les Clarets de la Compagnie des Vins de Bordeaux garantis purs, et vendus à \$3.00 et \$4.00 la cuisse de 12 grosses bouteilles. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

PARC ROYAL

OUVERT TOUS LES SOIRS DE LA SEMAINE

— ET LE —

DIMANCHE APRES-MIDI

NOUVELLES ATTRACTIONS

Changement de programme chaque dimanche.

Admission, - 10 cents

Les chars électriques des rues St-Denis et Amherst se rendent à la porte du Parc.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 14 Juillet 1894

35,273

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

POUR LE BON MOTIF



M^{me} Patrick.—Mais vous travaillez jour et nuit !
M^{me} Flanigan.—Il le faut ; la Bouleau m'a fait donner un cautionnement de trente dollars de ne pas la battre.
M^{me} Patrick.—Ce n'est pas une raison pour vous faire mourir au travail.
M^{me} Flanigan.—Il faut que je les aie, les trente dollars !

Occasion Unique

de se procurer de jolis

Romans à Bon Marché !

Nous annonçons à tous nos lecteurs que nous venons de recevoir un nombre considérable de trois jolis romans, que nous vendrons pour la modique somme de

25 Centins chacun

L'ENFANT PERDU ET RETROUVÉ ;

LE MANOIR DE VILLERAI ;

—ET—

ARMAND DURAND OU

LA PROMESSE ACCOMPLIE.

Pour tous nos lecteurs qui nous en feront la demande, nous leur expédierons celui des volumes qu'ils nous auront demandé, franc de port, moyennant 25 centins.

Ce sont trois jolis romans que tous, jeunes ou vieux, peuvent lire, et tous y prendront grand intérêt.

Adressez toutes vos commandes chez

POIRIER, BESSETTE & Cie,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE

1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12 95

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU DR GODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct 18 94

The Firinite Concrete Paving Co.

M. E. DANSEREAU, Propriétaire

ENTREPRENEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries, de cours, de bassins, d'entrées de portes (à l'épreuve du froid), et Planchers imitation mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life

Coin des rues des Allemands et Vitre

mars 31 94

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & CODIN
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30.

TELEPHONE 1987. MONTREAL avril 7 95

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE Telephone 4163 mai 1 95

H. POIRIER

Sellier et Marchand de Valises

1587 RUE STE-CATHERINE

A toujours en mains un stock considérable. Prix très réduits.

Coin de la rue St-Christophe, MONTREAL juillet 7 94

TOUT NUAGE A SON RAYON



Le sauveur. — Est-ce qu'il y en a d'autres au fond ?
Garleben. — Ma femme, ma mère et tous les enfants sont là.
Le sauveur. — Pas possible ! Je n'ai jamais vu malheur pire que celui-ci.
Garleben. — Oui, il aurait pu être pire : j'aurais pu me noyer moi-même.

Montréal, 10 juillet 1894.

Le SAMEDI, journal qu'on aime à lire le samedi ainsi que tous les autres jours, pour les achats à bon marché au grand magasin, dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1894

Vous y trouverez des

CHAPEAUX

En paille d'Italie, en Menala,

Ainsi que tout espèce de Chapeaux pour les grandes chaleurs et pour voyager.

DES CHAPEAUX EN SOIE

Manufacturés aux ateliers, et importés des premières maisons de Paris, Londres et des Etats-Unis.

Il y a quantité de

FEUTRES, DURS ET MOUS

Et de toutes les couleurs, et de différentes formes. Venez en très grand nombre pour les voir.

Une visite vous convaincra.

EDWARD STUART

1894 Rue Notre-Dame

T. A. DUCHARME

AGENT GÉNÉRAL

Immubles, Prêts, Placements et Assurances

No 15 RUE SAINT-JACQUES

Résidence: 113 RUE ROY MONTREAL

J. W. BLANCHET

MARCHAND

1048 RUE NOTRE-DAME

Tient constamment en mains un assortiment de

Merceries

pour hommes, des plus complets et dans les derniers goûts.
Spécialité: Chemises de toutes sortes faites à ordre, dans le plus court délai. T. J. Bell 1925



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.
av. 1 95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL

OCCASION

A LA LIBRAIRIE

Poirier, Bessette & Cie

No. 516 rue Craig, Montréal

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié en toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix ci-dessus marqué.

Chacun les proclament les MEILLEURES et les MOINS CHER.

AUCUNE MAUVAISE ODEUR.

LE NOM SEUL EST UNE GARANTIE !

ALLUMETTES DE E. B. EDDY.

21 juil. 95.

A VENDRE

UN

Magnifique Terrain

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

No 516 RUE CRAIG

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

ABONNEMENT:

Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE au NUMERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnement et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.